



PAR FRÉDÉRIC
MERCIER

La dernière fois que j'ai croisé Sophie Mirouze, c'était à la projection presse de *The Climb*, une comédie américaine dont la scène inaugurale nous avait enthousiasmés. Le reste, un peu moins. À cette époque, en février, j'avais promis de me rendre enfin au Festival de La Rochelle dont, avec Arnaud Dumatin, elle est la déléguée générale et la directrice artistique. Cela fait des années que l'on m'en parle. Même les récalcitrants et les pisse-froid me tannent avec ce qu'ils décrivent comme le plus diversifié et chaleureux des rendez-vous cinéphiles. Cette année, outre le dernier film de Mathieu Amalric, parrain du festival, étaient attendus une

faisait pas le poids. Mais je crois que le pire du pire, c'était de ne pas savoir de quoi demain sera fait. On spéculait à tout va sans pouvoir prendre de décision. Il y avait les optimistes, et puis les pessimistes comme moi. J'ai eu raison ! Quand le couperet est tombé, au moins on a pu mettre en place des alternatives, préparer des séances fin juin sur le site de la Cinetek, imaginer une version compressée sur un long week-end en automne. ».

Cette fille de médecin, ayant grandi dans le centre-ville de Toulouse en face d'un cinéma, n'a pas chômé pendant le confinement. En avril, elle fait paraître dans *Le Monde* une tribune afin de demander à France Télévision de diffuser à 14 heures autre chose que les mêmes De Funès (acteur auquel elle a pourtant rendu hommage l'année dernière), et Weber. Avec de nombreux critiques, cinéastes, acteurs, professionnels, j'ai signé cette tribune, ayant apprécié cette volonté de faire valoir – exactement comme à La Rochelle – tous les cinémas, autant Renoir et Pialat que Podalydès et Desplechin. « On pense que les spectateurs veulent revoir toujours les mêmes films. Ce n'est pas vrai. Demandez aux exploitants ! Les gens sont ravis de faire des découvertes. ».

Toujours pendant le confinement, cette ex-étudiante en cinéma réalise un court-métrage (dispo sur le web) où elle a filmé une partie des 2196 tickets de cinéma qu'elle a achetés depuis 2003, année où, après de nombreux stages, elle découvrait La Rochelle. Cette pastille de trois minutes est un bijou qui, par son rapport aux objets et à l'intime, me fait songer à Alain Cavalier, cinéaste cher à son cœur. On évoque ses derniers films, la conversation s'étend. Quand on raccroche bien après, on se promet de se retrouver à La Rochelle, quel que soit l'état du monde d'après.

« Les gens sont ravis de faire des découvertes »

rétro Ida Lupino et un cycle Rossellini auquel le rédac chef cinéma de *Transfuge* Jean-Christophe Ferrari devait participer. Qui aurait cru qu'avec Sophie, nous nous reverrions non aux abords de la Tour de la Lanterne mais par écrans interposés, sur Skype ? Il est 15 heures, elle boit un thé. En tout cas, je vois un mug. C'est peut-être autre chose ? Qui sait ce que cache cette Toulousaine apparemment sereine, s'exprimant d'une voix posée mais dissimulant des bribes quasi imperceptibles de traces d'accent du Sud-Ouest.

On attaque par le sujet douloureux, à savoir l'annulation du Festival : « le premier coup dur, ça a été quand Cannes a envisagé d'avoir lieu fin juin, pendant nos dates. On a beau avoir attiré l'année dernière quatre-vingt-six mille personnes, on ne